

Les journaux de Paris, publient le communiqué suivant :

Plusieurs journaux acceptent avec une légèreté regrettable toutes les nouvelles, et citent des noms propres d'officiers tués ou blessés, sans s'occuper s'il ne surexcitent pas d'une manière très fâcheuse les inquiétudes déjà si vives des familles.

Par un sentiment de haute convenance, que tout le monde appréciera, le Gouvernement a résolu de ne donner de publicité officielle aux noms des blessés ou des morts qu'après avoir préalablement averti les familles.

Cette précaution est souvent compromise par les nouvelles publiées dans les journaux. Quand les nouvelles sont vraies, elles affectent plus douloureusement les familles; quand elles sont fausses, elles les désespèrent sans motif.

L'administration a donc le devoir d'inviter publiquement la presse à une réserve absolue sur ce point; la presse française comprendra ce qu'il y a d'impérieux dans cette prescription.

Si des faits semblables à ceux qui ont excité dans ces derniers jours tant de fausses alarmes et de justes réclamations se produisaient, l'administration serait obligée d'en référer les auteurs aux tribunaux, par application de l'article 43 du décret organique du 17 février 1832, ainsi conçu :

La publication ou la reproduction de nouvelles fausses, de pièces fabriquées, falsifiées ou mensongèrement attribuées à des tiers, sera punie d'une amende de 50 à 100 francs; si la publication ou la reproduction est faite de mauvaise foi, ou si elle est de nature à troubler la paix publique, la peine sera d'un mois à un an d'emprisonnement, et d'une amende de 500 à 1,000 francs. Le maximum de la peine sera appliqué, si la publication ou reproduction est tout à la fois de nature à troubler la paix publique et faite de mauvaise foi.

Par décret du 9 juin, les bureaux de douane de Bordeaux, Nantes, Granville, Saint-Malo, Dieppe, Boulogne, Calais et Dunkerque sont ouverts à l'importation des livres et autres ouvrages de la presse anglaise, en quelque langue qu'ils soient imprimés.

L'autorité militaire supérieure, pour venir en aide aux besoins de l'agriculture, accordait, les années précédentes, des soldats aux cultivateurs qui en faisaient la demande au temps de la moisson. Ce louable usage paraît devoir être conservé cette année, car des faucheurs choisis dans le bataillon du 28e régiment d'infanterie de ligne, en garnison à Saint-Denis, ont déjà été mis à la disposition d'une exploitation agricole située près d'Enghien.

Le Te Deum chanté dimanche à midi, en l'église Saint-Martin a réuni une foule considérable.

Les autorités municipales, le corps des Sapeurs-Pompiers, la musique de la Grande-Harmonie ainsi que la Société des vieux soldats de l'Empire, se sont rendus en cortège à la solennité religieuse.

Toutes les rues de notre ville étaient pavées de drapeaux. La victoire de Magenta et l'entrée des troupes françaises à Milan ont été, pour nos concitoyens, l'occasion de manifestations les plus patriotiques.

Nous sommes encore sous l'influence de l'effet produit par les deux séances que la célèbre musique des Guides de Bruxelles est venue donner à Roubaix dimanche et lundi. Le temps nous manque pour résumer les appréciations que les hommes les plus compétents de Lille, de Douai, de notre ville surtout, ont pu faire des talents exceptionnels que nous avons eu le bonheur d'entendre et d'une exécution d'ensemble qui n'a pas, nous le croyons, sa rivale en Europe.

Nous nous abandonnons aujourd'hui au sentiment qui anime toute la population de Roubaix; c'est l'affection pour ces excellents artistes et pour leur digne chef, M. Bender, une affection cordiale et fraternelle. Si leur mérite musical a excité l'admiration, leur conduite n'a droit qu'à des éloges. Les musiciens et les principaux habitants de Roubaix se sont disputé le plaisir de les recevoir au sein de leur famille et partout leur départ n'a inspiré que des regrets. Quel dommage que le Roi Léopold n'ait pas pu entendre les remerciements qui lui étaient adressés de toutes parts pour la charmante obligeance avec laquelle il a accueilli notre demande en nous envoyant sa musique favorite!

Le temps lui-même s'est mis de la partie pour nous favoriser. Les orages et les pluies torrentielles de la semaine ont cessé, comme par enchantement, dimanche matin. Les ordonnateurs de la fête avaient compté là-dessus, car, dès la veille, la façade de l'Hôtel-de-Ville était pavée. Entre les drapeaux français et italiens, préparés pour le Te Deum qui avait lieu le même jour, on voyait flotter les drapeaux belges qui annonçaient la musique des Guides. Celle-ci, en arrivant à la gare, à midi, a trouvé la Grande-Harmonie de Roubaix et le corps des Sapeurs-Pompiers qui avait accepté avec empressement la mission de former une escorte d'honneur. Ces messieurs ont été ainsi conduits, au milieu d'une énorme affluente de monde, à la Mairie, où les attendaient les autorités municipales pour les complimenter et leur offrir les vins d'honneur.

A cinq heures, on vit déboucher par tous les chemins qui aboutissent au parc de madame Delaoutre, les plus brillants équipages et une multitude de personnes parmi lesquelles se trouvaient beaucoup de dames en toilette élégante. En peu d'instants la pelouse, au milieu de laquelle avait été élevée l'estrade des musiciens, présenta l'aspect d'une salle de concert, encadrée dans de hautes plantations disposées d'une manière pittoresque. La société de la Grande-Harmonie commença le concert par une ouverture fort habilement composée, de son jeune chef, M. Victor Delannoy, puis elle céda la place à la musique des Guides. Celle-ci exécuta successivement neuf morceaux qui tous excitèrent un véritable enthousiasme. Nous citerons particulièrement l'ouverture de Guillaume-Tell, un air varié pour divers instruments, de M. Bender; la Marche aux Flambeaux de Meyerbeer, l'ouverture de Robin des Bois, un Jour d'été en Norvège, &c., &c.

Le public de Roubaix et les nombreux étrangers accourus pour cette fête étaient émerveillés et, certes, jamais applaudissements ne furent plus vifs ni mieux mérités.

Le lendemain matin, c'était dans la grande salle des Concerts que la réunion avait lieu. La musique des Guides y obtint de nouveaux succès, et les amateurs jouirent d'une surprise nouvelle en voyant ces artistes militaires tirer un aussi bon parti des instruments à cordes que des cuivres et des clarinettes. On marchait ainsi d'enchantements en enchantements. Tous les soli produisirent de l'effet; mais, il faut le dire, les honneurs de la séance — en mettant à part

M. Bender — furent pour M. Lehmann, le basson le plus extraordinaire et le plus sympathique que nous ayons jamais entendu.

Le soir, nos chers amis les Guides, rappelés à Bruxelles par leur devoir, et aussi par la nouvelle d'un événement heureux pour la Belgique, la naissance d'un jeune prince, fils du duc de Brabant, ont été reconduits à Mouscron par une foule d'amis qui ne savaient plus les quitter, et au moment où le signal de la locomotive annonça le départ, la gare retentit des cris répétés de Vive les Guides! Vive Roubaix! Vive la France! Vive la Belgique!

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 6 au 13 juin inclus, 19 garçons, 23 filles.

MARIAGES.

Du 13 juin. — Philippe Bourdeaux, tisserand, et Rosalie Duhamel, journalière. — Louis Tassart, fleur, et Marie Deweer, bobineuse. — François Hasse, tisserand, et Apollonie Fovez, repasseuse. — Jean Everaert, tisserand, et Hortense Cormorant, tisserand. — Pierre Dillies, tisserand, et Hermance Noel, couturière. — Charles Ruyters, fleur, et Marie Coupleux, journalière. — Léopold Castele, tisserand, et Cécile Mathieu, journalière. — Jean-Baptiste Spehrouck, tisserand, et Flore Basson, ménagère. — Jean Desmet, chauffeur, et Sophie Despersyn, journalière. — Charles Boer, tisserand, et Jeannette Derudder, journalière. — Dominique Douterbigne, tisserand, et Marie-Anne Desbouvries, journalière, Auguste Baelens, cordonnier, et Louise Dancoisne, couturière. — Floris Hervin, fleur, et Célestine Delbergues, journalière. — Henri Huart, fleur, et Rosine Aluin, journalière. — Louis Verstraete, cordonnier, et Clémence Lodewyck, journalière. — Ivon Hollebeke, tisserand, et Marie Capiau, journalière. — Henri Callens, tisserand, et Marie Gossart, servante.

DÉCÈS.

Du 9 juin. — Auguste Deffontaine, 22 ans, ouvrier peintre en bâtiments, célibataire, hôpital. — Céline Willem, 33 ans, journalière, célibataire, Trichon. Du 10. — Louise Desb quoi, 52 ans, journalière, célibataire, hôpital. Du 12. — Hyacinthe Crouzet, 31 ans, sans profession, épouse de Louis Salembier, rue des Lignes. — Jean-Baptiste Bourgeois, 38 ans, fleur, époux de Rosina Duponchelle, hôpital. — Henriette Farvaque, 29 ans, ménagère, veuve d'Henri Debouvrie, rue du Moulin. Du 13. — Louis Mathon, 27 ans, journalier, célibataire, hôpital. — Elisabeth Penez, 83 ans, ménagère, veuve de Xavier Petit, hospice. — Flore Ducastel, 18 ans, journalière, célibataire, rue de l'Alouette. Plus 8 garçons et 4 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

FAITS DIVERS.

Une intéressante cérémonie a eu lieu samedi à Marseille, à bord du transport la Loire, qui a rapporté en France le corps de l'infortuné général Espinasse, mort glorieusement au champ d'honneur. Des adieux funèbres devaient être adressés par l'équipage au héros frappé par une balle autrichienne, au moment où la victoire couronnait les intrépides efforts de nos braves. Toutes les dispositions avaient été prises pour donner un touchant caractère à la cérémonie. On a retiré le cercueil que recouvrait un drapeau noir de l'intérieur du navire où il avait été déposé. La Loire avait mis son pavillon en berne. Le cercueil a fait le tour du pont au milieu des marins, tous les officiers suivaient le convoi; M. Bazile, commissaire central, s'était rendu à bord de la Loire.

Les lieutenants autrichiens faits prisonniers à Magenta se sont montrés vivement impression-

nés par ce douloureux spectacle. Ils cessèrent d'être nos ennemis pour s'associer spontanément au deuil de l'armée, à la vue du cercueil où était renfermé le cadavre d'un vainqueur. Le commandant du navire les remercia de leur courtoisie en leur disant :

« Merci, messieurs, de ce que vous venez de faire; devant un cercueil, il n'y a plus d'ennemis; nous sommes tous ici frères d'armes. »

L'un des lieutenants prisonniers qui comprend notre langue, s'est montré touché du langage qu'il a écouté en donnant des marques d'une profonde approbation.

Le cercueil du général Espinasse a été immédiatement débarqué et porté dans la voiture qui s'est rendu directement à la gare.

Les obsèques seront, par ordre de l'Empereur, célébrées avec beaucoup de solennité. On ne croit pas, toutefois, que le corps du général soit déposé aux Invalides.

A Novare, le 7, un service funèbre avait été célébré pour le repos des âmes du brave général Espinasse et de son aide-de-camp, tués à la mémorable bataille de Magenta. Le général de Louvray et le petit nombre de soldats français qui sont à Novare, ainsi que l'intendant général de la division administrative, et le conseil délégué, assistaient à cette cérémonie.

Le prince de Metternich dont la mort a été annoncée par le télégraphe, était âgé de 86 ans. On sait le rôle qu'il joua dans les événements contemporains. L'illustre diplomate s'est marié trois fois et laisse cinq enfants, dont l'un est ambassadeur d'Autriche à Dresde.

Une personne qui réside depuis longtemps à Bâle et qui prétend connaître son bâlois par cœur, nous explique ainsi les motifs des monstres canards qui partent de cette ville pour faire leur tour d'Alsace: « Tout cela a pour but de faire hausser les fonds autrichiens, dont les spéculateurs bâlois sont abondamment pourvus et de s'en débarrasser d'une manière ou de l'autre, au moyen de cette hausse fictive. — Il ne se passe pas de jour qu'on n'y invente quelque chose en faveur des Autrichiens. Toutes les dépêches quelconques qui viennent de Berne à Bâle, sont fabriquées à Bâle, puis envoyées à Berne, d'où elles reviennent à leurs auteurs secrets... et le tour est joué. » — *Auri sacra fames!* P. B.

Le Chroniqueur de Fribourg raconte une assez piquante histoire. Dans une localité des environs de Novare, des tourris autrichiens se présentent chez le maire et lui ordonnent de préparer des logements pour une grande quantité de troupes.

Le magistrat municipal, doué sans doute de beaucoup de présence d'esprit, répond que la chose lui serait difficile, parce que des fourriers français viennent précisément de lui adresser les mêmes injonctions pour une forte somme. Les Autrichiens n'insistent pas et se retirent avec promptitude.

On lit dans un correspondant publié par l'Indépendance belge :

« Entre autres faits qui m'ont été contés, en voici un qui ne manque pas d'un certain comique. La scène s'est passée à l'Hôtel des Trois Rois à Verceil.

Après le diner de l'état-major, un beau jour les soldats croates qui aidaient à servir à table trouvèrent bon de s'emparer des couverts en argent. Le propriétaire de l'hôtel court chez le général pour réclamer. Le général, M. Zobel, je crois, répond que la surveillance des couverts de cabaret n'entre pas dans ses attributions. Le propriétaire comprend qu'il ne lui reste qu'à se

et tu parles en même temps de clémence. » Litholf était animé d'une noble émotion. Il se sentit comme désarmé en présence de la froideur opiniâtre avec laquelle Gustave le considérait, et il crut que le roi ne lui demandait que de fléchir pour lui rendre aussitôt sa liberté.

« Grâce! s'écria-t-il en tombant aux pieds de Gustave. — Et tu aimes Elise Alstern? — Grâce, Sire! » répéta Litholf.

Le roi le regarda un instant sans mot dire, toujours avec la même froideur; puis il s'éloigna.

Huit jours s'écoulèrent sans que Litholf vit personne que le gardien de la prison. Ils lui parurent longs, ces huit jours. Le roi s'étant retiré sans répondre à sa demande en grâce, il avait renoncé à tout espoir en sa justice. Il attendait la sentence de ses juges.

Plus d'une fois il relut la lettre de Daniel, mais sans parvenir à comprendre un seul mot du passage relatif au secret.

Plus il réfléchissait, plus il se convainquit que ce secret ne pouvait le concerner directement; mais il aimait, et il supposa bientôt qu'il avait rapport à la personne aimée, et qu'un danger menaçait Elise.

Le huitième jour était écoulé; dix heures du soir approchaient, lorsque le gardien lui apporta son souper comme à l'ordinaire.

« Écoutez-moi, lui dit Litholf. Vous pouvez me rendre un service si grand que j'ose à peine vous le demander.

« En quoi consisterait-il? — Laissez-moi sortir une heure; je vous jure que je me montrerai reconnaissant et que je rentrerai au moment fixé.

« Impossible, monsieur. — Vous ne voulez pas? — Non.

« Regardez-moi; ai-je l'air d'un homme à vous tromper, à m'évader et à manquer lâchement à ma parole? Eh bien, laissez-moi sortir une heure. Vous me rendrez un immense service qui vous donnera une place dans le cœur d'un brave jeune homme.

« Ne me priez pas, monsieur; c'est inutile. Je suis accoutumé à remplir strictement mon devoir! — Mais, s'il faut que je sorte... — Et que vous ne le puissiez pas, je vous plains.

Une violente colère contracta les traits de Litholf. En ce moment, dix heures sonnèrent à l'église de Saint-Nicolas.

« Elles sonnent, s'écria-t-il. — Dix heures, oui.

« Je vous en prie, laissez-moi sortir une heure. Je jure de vous procurer une position indépendante. J'écrirai à mon père; vous lui porterez vous-même la lettre, et il vous établira vous et votre famille... Accordez-moi une heure, une demi-heure de liberté, je vous en supplie! Litholf n'était plus capable de se maîtriser. Il semblait prêt à se précipiter sur son interlocuteur.

« Vous repoussez ma demande! s'écria-t-il. Préparez-vous à soutenir un combat acharné, car il faut que je sorte! »

Le gardien le regarda tranquillement. « Attendez un peu, » répondit-il.

Il ouvrit un petit guichet pratiqué dans la porte, afin de faciliter la surveillance des détenus.

« Venez, et vous verrez que je ne suis pas

seul. N'apercevez-vous pas ce poste? Si je l'appelle, il sera ici à l'instant. »

En ce moment, la sentinelle passait devant le guichet. Litholf reconnut la folie de son emportement, et les bras lui tombèrent. Le gardien en profita pour se retirer.

Plus de perspective d'aller au rendez-vous! Litholf se jeta sur son lit avec désespoir.

Bientôt il entendit une voix qui l'appelait. « Qui parle? demanda-t-il en se dressant sur son séant.

« Un soldat. » C'était la sentinelle placée à sa porte. Elle avait mis la tête au guichet, qui s'ouvrait du dehors comme de l'intérieur.

« Vous ne me connaissez pas, monsieur? poursuivit le soldat.

« Non. — Je suis de la même compagnie que le comte Rudenskold.

« Après? — Il a eu des bontés pour moi. Vous le connaissez, monsieur? — Un peu.

« Et moi aussi, je vous connais un peu. J'étais au manège le jour où vous avez étrillé ce courtisan... Vous vous en souvenez, monsieur? — Ah! que m'importe? — Et puis j'ai entendu parler d'un duel que vous avez eu. Pardonnez-moi ma franchise; mais c'est honte et péché que d'enfermer un homme aussi brave, aussi courageux. Mes camarades racontent de vous des choses vraiment merveilleuses.

« C'est bien, mon ami; laissez-les causer. Quant à moi, je n'en ai pas envie.

« Vous demandiez à sortir pour une heure?

Litholf sauta de son lit aussi vivement que s'il eût déjà été libre.

« Eh bien! — Pourriez-vous me dire, monsieur, quelle peine j'encourrai si l'on découvre que je vous ai laissé sortir, ou si vous ne rentrez avant qu'on me relève? — On te fusillera, je suppose.

« Vous croyez, monsieur? Eh bien, en ce cas, vous pouvez sortir. »

Cette offre surprit Litholf et le fit trembler pour le brave et généreux soldat.

« Je ne puis accepter. S'il arrivait un malheur, je me le reprocherais toute ma vie.

« Vous pressiez pourtant le gardien... — C'est vrai, mais il n'aurait exposé que sa place, tandis que toi... — Tandis que moi je serais condamné à mort. Je vous remercie, monsieur, de cette distinction entre lui et moi. Il faut que je me procure la clef.

« La clef? — Le gardien l'a laissée sur la porte de la pièce voisine, où il se trouve en ce moment. Je ne ferai que l'emprunter.

« Encore une fois, mon ami, je ne permets pas que tu exposes ta vie pour moi. Je ne sortirai point, ainsi... — Il faut, monsieur; quand vous reviendrez, je vous dirai mes raisons. »

Il avait tiré sans bruit la clef de la serrure et ouvert la porte de Litholf.

« A quoi pen-es-tu? dit ce dernier. Tu as entendu mes paroles.

« Et vous les mienmes, monsieur. Chut! il dépend de vous, maintenant, de me perdre en restant ici, ou de me sauver en partant vite.

« Je rentre dans ma prison.